

A Gauche en Montant production, Senso Films,  
TVR Rennes35Bretagne, Tébéo et Ty Télé

présentent



# RICARDO CAVALLO

OU LE RÊVE DE L'ÉPERVIER

un film d'Isabelle Rèbre

Avec le soutien de la Région Bretagne en partenariat avec le CNC, et avec la participation du CNC  
et de la PROCIREP, société des Producteurs et de L'ANGO/AGICOA

Ce film a été accueilli en Résidence en Seine-Saint-Denis par Périphérie Centre de création cinématographique dans le cadre de son partenariat avec le département

Productrices déléguées : Colette Quesson, Maryline Charrier - Image : Isabelle Rèbre, Emilien Awada - Son : Isabelle Rèbre, Bruno Auzet -  
Montage : Marie-Pomme Carteret - Etalonnage : Pascal Nowak - Montage son : Kévin Feildel - Mixage : Yann Legay -  
Assistants de production : Inès Lumeau, Marie Carrez. [www.agaucheenmontant.fr](http://www.agaucheenmontant.fr) / [www.sensofilms.fr](http://www.sensofilms.fr)

52' – HD 16/9<sup>ème</sup> - Film disponible en DCP, DVD et Blu Ray  
DVD édité aux éditions de l'œil, <http://www.editionsdeloeil.com>

## RESUME

Ricardo Cavallo, peintre argentin, s'est installé à St-Jean-du-Doigt dans le Finistère il y a dix ans. Quelle que soit la couleur du ciel, Ricardo Cavallo plante son chevalet aux pieds des falaises ou face au Viaduc de Morlaix. L'artiste peint sur des petites plaques de bois qui, mises bout à bout, forment une image d'allure photographique. Mais si on observe de plus près ses compositions, on pénètre dans un univers abstrait où apparaissent des « personnages ». Ricardo Cavallo a créé à St-Jean une école libre et gratuite, où, depuis 6 ans, se rassemblent des fidèles trois fois par semaine. Le film suit au fil des saisons le travail de l'artiste, questionnant à travers lui cette quête de la représentation.



## PARCOURS DE RICARDO CAVALLLO, « Le nouvel Ulysse »

Ricardo Cavallo est né en 1954 à Buenos Aires en Argentine, dernier-né d'une famille modeste de trois garçons. Jeune adulte, il peine avec la réalité du monde et songe à devenir moine ; ses parents, eux, l'imaginent dans la nature tant la vision des animaux de la pampa le met en joie. Qu'à cela ne tienne, il se lance dans des études de vétérinaire. Un jour de cours d'anatomie, deux hommes en blanc emmènent un cheval dont ils tranchent la gorge sous ses yeux. Cavallo veut dire « *cheval* » en espagnol : qui sait ce qu'il a vu dans la mise à mort de la bête ? La sienne ?

Il ne s'en remet pas et quitte l'école. Lorsqu'il comprend que la peinture peut être sinon un métier, du moins une vie, son choix est fait, la suite ne sera qu'une question de temps.

Mais pour devenir peintre, il doit partir de ce pays qui étouffe sous la dictature et quitter du même coup ceux qu'il aime. Certaines ruptures, aussi douloureuses soient-elles, sont nécessaires pour vivre. Son départ pour la France est de celle-là. En exil, il entretient une correspondance passionnée avec sa mère jusqu'à sa mort en 1996. A Paris, il entre aux Beaux-Arts et travaille l'après-midi à l'ambassade d'Argentine pour payer son loyer. Lorsque l'armée l'appelle pour combattre aux Malouines, il déserte et quitte l'ambassade, mais n'oubliera jamais les 700 Argentins, tombés dans cette guerre, aux côtés desquels il n'était pas.

A cette période, ce sont les cours de morphologie de Jean-François Debord qui lui font faire des bonds en avant dans l'étude des formes et des structures. Ricardo est de ceux qui pensent que l'âme est la forme du corps. On imagine dès lors les perspectives ouvertes par la compréhension de la structure interne d'un organisme ou l'étude d'une main, dans son rapport avec le bras.

Sur ses premières toiles aux formats panoramiques, on retrouve des figurines animales, principalement des chevaux, encore eux, disposés sur la table de son atelier ; au second plan apparaissent des silhouettes un peu floues ou de rares portraits de femmes dont il est difficile de déterminer s'il s'agit de photographies ou de peintures. A 25 ans, il représente la vue de sa chambre sous les toits et exécute en un mois un tableau constitué de 300 plaquettes qui recomposent le paysage. Chaque plaque correspond à un bout de la vue, peint un certain jour à une certaine heure. Ainsi « *La Ville* » compte 3 soleils.

Cavallo explique que l'idée des plaques est née de la vision des petits tableaux que Seurat fabriquait dans une boîte à cigares transformée en chevalet : ces formats réduits n'en étaient pas moins puissants. Mais c'est aussi à une vision cubiste que renvoient ces compositions à la surface fragmentée. On se souvient alors de la passion du peintre pour l'anatomie, en grec *anatemnein* : dans cette science de la description, ne s'agit-il pas de *couper*, *découper* pour avancer dans la compréhension d'un réel qui toujours échappe ?

Et le geste que sans arrêt l'artiste répète, est de saisir par morceaux ce qui se présente à ses yeux et d'en recomposer l'ensemble pour en vérifier la forme.

En 1984, alors que Ricardo n'a pas 30 ans, le galeriste visionnaire Karl Flinker, découvre ses œuvres et l'expose à la FIAC. Face à ces paysages recomposés en multiples plaquettes, Jean Clair, alors directeur du musée Picasso, écrit : « *Cette ville, il fallut la reconstruire, brique à brique, moment par moment, heure par heure (...)* Et ne plus croire, comme les Anglais, comme Cozens ou Turner, que le ciel est une étendue continue et sans faille, mais au contraire, le réédifier, ce ciel, carreau par carreau, comme les modules électroniques sur l'écran d'un vaste téléviseur urbain, sans se préoccuper que tel morceau fût du crépuscule et que tel autre indiquât l'aurore, que telle pièce figurât un cirrus, et telle autre un fragment de ces cumulus si fréquents au-dessus du bassin parisien ».

C'est le succès : la demande afflue, le prix des toiles flambe. Aujourd'hui Cavallo pense que tout cela est arrivé trop tôt. En 1991, Flinker meurt prématurément et les ventes diminuent brutalement. Dès 1993, Pierre Brullé lui offre un espace de visibilité dans sa galerie près de l'Eglise St Sulpice à Paris, affirmant à chaque rendez-vous son soutien renouvelé.

En 2003, celui que Jean Clair surnommait « *le nouvel Ulysse* » trouve un nouveau port à St-Jean-du-Doigt (Finistère), où il découvre un lieu tellurique, entre l'océan et les falaises, une étendue de pierres entourée de grottes où règne une atmosphère d'éternité. Ici, on flirte avec l'idée de danger, les éléments travaillent.

C'est un lieu de formation des mondes, un lieu du commencement. Il s'installe dans une masure à l'ombre de l'église. Pour recevoir l'immense beauté de la nature, il lui faut un organisme capable de recevoir des sensations extrêmes : il supprime le chauffage dans sa maison, dort à même le sol et vit dans l'ascèse, se nourrissant de riz et de fruits de saison qu'« un ange » dépose devant sa porte. Les trois premières années, ses mains et ses pieds sont si gonflés par les engelures qu'il doit dormir les bras en croix.

Après quatre ans d'un chemin de croix solitaire, il ouvre sa maison et convie les habitants à venir peindre chez lui trois soirs par semaine. Des femmes, des hommes et des enfants deviennent des fidèles de ces rendez-vous, chacun son tour faisant office de modèle. Progressivement, les élèves s'équipent et acquièrent une technique plus sûre.

Ricardo bâtit son œuvre de façon programmatique : à St-Jean où il s'est installé pour quelques années, il a prévu de reproduire une large portion du paysage, et depuis deux ans, il s'est déplacé vers la ville et peint le viaduc de Morlaix entouré de maisons pour s'exercer au motif de la fenêtre.



**Barbet Schroeder, cinéaste, Paris, Septembre 2013**

**Extrait d'interview, Boni du DVD édité par POM Films/Les Editions de l'Oeil**

*Comment avez-vous rencontré Ricardo Cavallo ?*

« C'est un de mes pères spirituels, Carl Flinker, qui était galériste et grand découvreur de talents qui m'a présenté Ricardo Cavallo. Il m'a dit aussi que je n'oublierai jamais cette rencontre. Il peignait à l'époque des sculptures qu'il fabriquait dans une chambre de bonne à Neuilly. Ces peintures étaient étonnantes, j'étais impressionné par son sens de la couleur. De cette toute petite pièce il avait fait dans ce tableau quelque chose d'énorme, il avait eu une vision amplifiée, magique de ce lieu. »

*Comment filmer la peinture ?*

« Ce film esquisse une solution puisque le processus est montré : il commence par faire une esquisse générale et entre ensuite dans le détail. Ce que souligne bien le film, c'est qu'on a une révélation avec l'artiste lui-même au moment où il assemble sa composition. C'est évidemment un grand moment. Il se trouve que dans le film c'est un de ses chefs d'œuvre à ce jour, une de ses plus grandes toiles. Il y a aussi quelque chose d'assez original, c'est que le peintre dialogue avec son modèle, de même que la cinéaste essaie d'établir une relation avec le sujet de son portrait. Ça créer une situation amusante : on voit quelqu'un préoccupé par le cosmos, l'univers, les éléments et la cinéaste elle est plus intéressée par la communication avec son sujet. Il y aura sûrement d'autres films et d'autres livres sur Ricardo, mais de voir les choses comme ça, pour la première fois, c'est une grâce particulière. Le voir descendre dans sa crique avec son équipement à des heures précises de la marée et de le voir remonter, c'est épique et bouleversant à voir. C'est quelque chose que les spectateurs de ses tableaux ne peuvent pas imaginer, il n'y a que le cinéma pour donner à voir cela. Parmi les autres qualités du film, c'est qu'Isabelle n'a pas voulu exploiter l'aspect dangereux, parce que c'est réellement dangereux de faire le trajet que Ricardo fait. Il ne reviendra plus sur ces lieux, elle a capté les derniers mois de cette période de dix ans qui seront sans doute les plus importants de sa carrière. Ce qu'elle a fait dans ce film, c'est d'assister à la révélation progressive de l'œuvre avec l'artiste qui additionne toutes les plaques les unes après les autres. C'est un must dans un film sur Ricardo et nous l'avons ! Le spectateur vit la même révélation que l'artiste lui-même. »

**Frédéric Pajak, écrivain et éditeur des Cahiers dessinés, Paris Septembre 2013**

**Extrait d'interview, boni du DVD édité par POM Films/ Les Editions de l'Oeil**

« Il y a une confrontation entre le peintre et le film de paysage : le film enrobe son paysage à lui. La lumière du film n'est pas celle des peintures, elle est complémentaire. Je trouve qu'il y a un va et vient entre ce qui est peint et ce qui est vu qui est assez passionnant. (...)

Pour moi, la peinture de Cavallo est précise, elle a un sujet et ce peintre croit au naturalisme, il croit qu'on n'est pas allé au bout du naturalisme et dans cette représentation de la nature, il va où personne n'est allé et il est unique. Il y a un engagement qui est tel, un engagement physique aussi, on le voit bien dans le film, il y a quelque chose d'exceptionnel. »

## **FICHE TECHNIQUE**

### **Ecriture et réalisation**

Isabelle Rèbre

### **Equipe technique**

image : Isabelle Rèbre / images bureau : Emilien Awada / montage : Marie-Pomme Carteret /  
étalonnage : Pascal Nowak / générique et conformation : Julien Moreux / son : Isabelle Rèbre  
et Bruno Auzet / montage son : Kévin Feidel / mixage : Yann Legay

### **Production**

Coproduit par A Gauche en Montant production et Senso Films, en coproduction avec TVR  
Rennes35Bretagne, Tébéo et Ty Télé.

Avec le soutien de la Région Bretagne en partenariat avec le CNC, et avec la participation  
du CNC et de la PROCIREP, Société des Producteurs et de l'ANGOAA/AGICOA.

### **Distribution salles et festivals**

A Gauche en Montant production - 42 rue de la Bascule F-35000 Rennes  
assistant@agm-prod.com

## **ISABELLE REBRE**

Elle a réalisé une dizaine de documentaires, essentiellement des portraits, dont plusieurs portraits d'artistes. Elle vient de finir Ricardo Cavallo ou le rêve de l'épervier (DVD à paraître) et réalisé en 2006 La peinture de Jean Rustin (Festival de Clermont Ferrant et distribué en DVD par Les films du Paradoxe). La même année, pour une commande de la ZDF (Berlin), elle a réalisé Après la colère (Arte 2006), des portraits de lycéens et d'étudiants en lutte contre le CPE. En 2003, le portrait du cinéaste André S. Labarthe de la tête aux pieds (Ciné-Cinéma et Etats Généraux de Lussas). En 2001, Charles Rojzmann, thérapeute social (Arte).

Elle prépare actuellement un film autour du peintre américain Jackson Pollock et de son frère

Charles, en rapport avec une exposition qui aura lieu au Guggenheim de Venise en 2015.

Elle est l'auteure de plusieurs pièces de théâtre. Sa dernière pièce, « Fin » inspirée par les derniers feux du cinéaste Ingmar Bergman, sera créée par Bernard Bloch ( Réseau Théâtre) en 2014 et des lectures de la pièce auront lieu cet été au festival d' Avignon. En écho à cette pièce, elle vient d'écrire un ouvrage de cinéma La dernière photographie sur l'utilisation de la photographie dans Saraband, le dernier film de Bergman (édition en cours).

Sur une commande de Bernard Comment elle a écrit pour France Culture Ton 8 mai 1945 et le mien diptyque diffusé en 2001 avec Maurice Garrel et Evelyne Didi.

Le texte a été publié dans une version littéraire par François Bon sur Publie.net.

Sa première pièce Moi quelqu'un a été créée à Paris (Théâtre de l'Atalante en 1998) et est publiée chez Actes Sud Papier.

Enfin, elle a produit pour France Culture depuis 1993 une trentaine de documentaires (Nuits magnétiques, Surpris par la nuit) en grande partie en rapport avec l'art et la littérature ( A la recherche d'Unica Zürn, Des écrivains en exil, Kateb Yacine, Après la dernière bande (à propos d'une pièce de Beckett), Les frères Pollock, etc...)

Elle est par ailleurs chargée de cours en M2 de Politiques Culturelles à Paris 7 où elle enseigne le cinéma documentaire.